PROG_2003_13

Théâtre Ouvert

Les Lundis de Théâtre Ouvert
Lundi 6 octobre 2003 à 19h

Images d'Armando Llamas

Soirée élaborée par **Hervé Pons**

Projection de ***Armando Llamas ou La générosité du chaos***
film documentaire de **Vincent Mialet**

Coproduction ANTEA/Regard Nomade/TLT,
avec le concours du CNC et du Conseil Régional Midi-Pyrénées

*

Lectures d'extraits de **textes d'Armando Llamas** et **musiques**
par

Philippe **Adrien**
Isabelle **Andréani**
Claude **Baqué**
Thomas **Blanchard**
Alexandra **Castellon**
Jacques **Descorde**
Eric **Didym**
Michel **Didym**
Jacques **Gamblin**
Olivier **Goetz**
Georges-Arthur **Goldschmidt**
Xavier **Gorgol**
Frédéric **Maragnani**
Emmanuelle **Marie**
Catherine **Matisse**
Philippe **Minyana**
Christine **Murillo**
Stanislas **Nordey**
David **Nunès**
Laurent **Ogée**
José Antonio **Pereira**
Pascal **Rénéric**
Carole **Thibaut**
Guillaume **Veyre**
Gaëtan **Vourc'h**

Programme

19h

Projection - *Armando Llamas ou La générosité du chaos*
film documentaire de **Vincent Mialet**

20h

Entracte - **Olivier Goetz** & Bouzouki

31 pièces autobiographiques, par **Christine Murillo**

20h30

présentation, par **Micheline Attoun**

Lectures

Images de Mussolini en hiver, dirigée par **Carole Thibaut**
avec **Alexandra Castellon, Emmanuelle Marie, José Antonio Pereira, Carole Thibaut, Guillaume Veyre**

Gustave n'est pas moderne, dirigée par **Claude Baqué**,
avec **Claude Baqué** et **Jacques Gamblin**

Lisbeth est complètement pétée, dirigée par **Michel Didym**
avec **Alexandra Castellon, Catherine Matisse, Christine Murillo**

Merci Schubert, par **Stanislas Nordey**

Avant-propos à *Queues, fusées, pierres tombales* par **Laurent Ogée**

Queues, fusées, pierres tombales, dirigée par **Frédéric Maragnani**
avec **Frédéric Maragnani, José Antonio Pereira, Gaëtan Vourc'h**

Meurtres de la princesse juive, dirigée par **Michel Didym**
avec **Thomas Blanchard, Alexandra Castellon, Michel Didym, Xavier Gorgol, Catherine Matisse, Christine Murillo**

Meurtres de la princesse juive, dirigée par **Philippe Adrien**
avec **Philippe Adrien, Alexandra Castellon, Pascal Rénéric**

Chroniques du festival Frictions de Dijon, par **Philippe Minyana**

Ebauche de débat entre styles-Allons en 18-Histoire drôle,
dirigée par **Carole Thibaut**
avec **Isàbelle Andréani, Jacques Descorde, David Nunès,**
José Antonio Pereira, Guillaume Veyre

Comment te le dire, par **Michel Didym**

Extraits musicaux

Yo tenia un novio–Te parados (Armando F. Llamas/Joe Borsani) ; *Arènes–Avant la course*, Prélude à l'Acte I de *Carmen*, de Bizet ; *Manolo caracolo-Toitas las Mares Tienen-Penas* (Saeta) ; *Yo tenia un novio-Fila India* (Armando F. Llamas/Joe Borsani) ; Marilyn Monroe, *I wanna be loved by you* (Tothart Ruby/Kalmar) ; *No soy el lobo* (Armando F. Llamas/Joe Borsani) ; Alban Berg ; Judy Garland ; *Yo tenia un novio* par *Los Tios Queridos* & par *Ruby y los Casinos* (A. F. Llamas/J. Borsani) ; *Mariposita* (A. Aieta / F.G. Gimenez) ; *Cabulero* (L. Federico/M. Flerer) ; *Vava te bacellaïre, avant...* (Pascal Comelade) ; *Yo tenia un novio-Te parados* (A. F. Llamas/J. Borsani)

***

Témoignages

Armando Llamas est mort. Le jour de l'Ascension en fin d'après-midi. Une hémorragie cérébrale. Quelques jours auparavant paraissait sa dernière traduction : *Perdre la tête*.
Armando Llamas est mort, à la Salpêtrière, une petite ville hospitalière au cœur de Paris qu'il connaissait bien, déjà.

Richard – « Et l'on s'en fout / d'attraper la vérole / et l'on s'en fout » - je ne sais plus.
Peter – « Et l'on s'en fout / pourvu qu'on tire un coup. »
Ils rient
Richard – Non, je ne suis pas costaud. Putain, qu'est-ce que je tiens… Tu la connaissais celle-là ? Comment tu la connais ?
Peter – On la chantait à la Salpêtrière.
Richard – A la Salpêtrière… Tu as été à la Salpêtrière ? Mon Dieu tu as été partout, partout tu as été, tu connais la Chine, l'Orient, la Perse et puis les îles lointaines… (*il rit*) Tu es mon copain, hein Peter ? Hein, tu es mon copain. Je voudrais que tu viennes me voir, Peter, que tu viennes me voir à Vannes, parce que tu es mon copain, tu viendras, hein ?… Excusez-moi je vous tutoie… mais toi aussi tu m'as tutoyé… bon, moi je peux, je suis plus vieux que toi… (*Peter embrasse longuement Richard sur la bouche*) Mais qu'est-ce que tu fais ?
Peter – Tu parles trop.
Richard – Peter, Peter, je t'en supplie, ne me laisse pas seul.
Noir

Tahâfot al-Tahâfot (Destruction de la destruction), séquence 9.

Vivant, Armando Llamas est un être insupportable. Il fait sienne la liberté et ne joue pas les concessions. Soit. Frappée du sceau de l'homosexualité son œuvre s'épanouit dans les chemins de traverse. Certes, vivant, Armando Llamas eut aimé plastronner sous les trompettes de la renommée, socialement il se vit star. Littérairement, c'est dans les rets de l'errance que son écriture trouve son sel. Les bords de scènes où l'on dit des bêtises lui sont plus agréables que les devants où l'on dit des choses intelligentes. Cet entre-deux où se déploient les plus grands artistes, hors champ politique, hors champ culturel, souvent appelé la marge pour ne pas être nommé le caniveau, peut en toute impudeur se revendiquer comme le lieu poétique.
Un Godemiché dans une main, la plume dans l'autre, l'un pour faire du bien l'autre pour faire du mal, Armando Llamas s'érige en justicière pop, en balance détraquée, ses fulgurances sont sidérantes.
Le monde est sa boîte de nuit, l'univers son désordre.

« *Qui suis-je ? Un petit animal folâtre ? Un jeune ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre, maître ici valet là selon qu'il plaît à la fortune ! J'ai tout fait, tout vu tout usé… et puis désabusé…* »
Armando Llamas c'est un Figaro prolo, navigant entre l'Argentine politique, l'Espagne natale et Paris l'actrice. Libraire, maçon, parolier de chansons variétoches, dramaturge, serveur à l'hôtel des bains de Roscoff, nègre, bateleur du Pop Art à Buenos Aires, prostitué, secrétaire de Marguerite Duras, photographe, traducteur, performer, diplômé de littérature japonaise, passionné par les coprolithes… la liste des faits d'armes est longue pour un si petit bonhomme. Si fragile. C'est qu'il n'est ni contemplatif, ni même un romantique. Et pourtant il aime. Il se revendique du zapping et de Britney Spears. Une énigme en quelque sorte. Un « hot papi » déclare-t-il. Blagueur inconsistant et provocateur pour les uns, auteur engagé et inventif à contre courant du politiquement correct pour les autres, Armando Llamas n'est pas consensuel. Il refuse le tragique et affirme la marginalité dans l'ordre du monde.

« *Je voudrais dissiper quelques malentendus. En fait, je suis quelqu'un de terriblement grave, de terriblement sérieux, je suis totalement dépourvu de sens de l'humour, je suis hypersensible, gentil au fond. Je suis meurtri par le siècle, le poids du monde. Le monde n'est pas celui dans lequel je souhaiterais vivre et je n'ai pas la force de le changer. Alors tout travail me semble inutile et je préfère en rire. C'est pourquoi j'essaie de faire un théâtre convivial, j'essaie de tendre des passerelles en disant, je suis là je ne vous lâche pas. Je ne suis plus jeune ; lorsque l'on est jeune, on pense qu'il y a des ouvertures infinies, je crois aujourd'hui que le monde est terriblement forclos. Je trouve le monde dans lequel nous vivons très décevant. J'ai l'impression que les forces maléfiques de la destruction sont d'une puissance extrême. Ce n'est pas l'histoire de la guerre atomique ou quelques autres vieux fantasmes. Nous sommes détruits de*

l'intérieur, gangrenés. J'ai l'impression d'être une des dernières voix qui crie dans le désert et la meilleure manière de le dire pour ma petite voix fluette, c'est de le dire avec humour. »

Hervé Pons

*

Chers amis
La maman d'Armando m'a proposé de répandre les cendres de son fils dans mon jardin.
Je ne sais pas si j'habiterai encore là dans dix ans. Aussi je vous propose que l'urne contenant ses cendres trouve une place au cimetière du Père-Lachaise.
Armando comme vous le savez avait la plume aussi généreuse que sa bourse était plate.
Ouvrons ensemble une souscription.
Les dons peuvent êtres envoyés à La Maison Européenne des Ecritures Contemporaines, 80 rue Marceau 93100 Montreuil.
Offrons ensemble à Armando un petit bout d'éternité dans un coin de cette colline qu'il a tant fréquentée…

Michel Didym

*

La première fois, je l'abordai ainsi : « Monsieur Llamas, vous êtes le plus grand dramaturge que je connaisse ; qui est votre traducteur ? » Ça commençait mal ! Le bouillant Espagnol était un dramaturge *français*. Il me tourna le dos en me traitant de « p'tit con ». Rendez-vous raté.
Quelques années plus tard, l'incident était oublié. C'est lui qui vint vers moi pour me dire des choses aimables. L'épreuve de la maladie l'avait rendu plus doux, presque modeste. Nous avons construit une amitié pittoresque, faite de tendresse, de complicité avec des moments de brouille et des accès de colère sauvage. Qui l'a un peu connu sait que sa conversation, incroyablement bavarde, était aussi génialement éblouissante que son écriture. Il voulut que je lui fasse découvrir les paysages messins dont il fit son dernier grand texte : *L'Amour renaît des os brûlés des Sodomites*… Entreprise improbable qui troublait le petit monde théâtral : que pouvait-il y avoir de si intéressant à Metz ? Llamas avait-il perdu la boule ?
Je crois que je l'ai fait souffrir en n'étant pas ce que j'aurais pu être (mais qu'attendait-il exactement ?). Il se vengeait magistralement, épinglant dans la série des drames lorrains tous les travers de mon existence et caricaturant méchamment mon entourage. Tout ce que je lui donnais, il me le rendait passé à la moulinette de son imagination débordante. C'était hallucinant : tout était là, bien en place, sous mes yeux, et d'un seul coup, le puzzle se reconstituait sous une autre forme. C'était devenu du « Llamas »!

Le pauvre, le tumultueux, le sublime Armando m'a accordé une importance imméritée. C'était la récompense, délicieusement empoisonnée, de mon initiale admiration. Sa disparition est une catastrophe sans consolation.

Olivier Goetz

*

Je débarquais,
J'ai été Lisbeth à 20 ans par là, elle m'a mis une raclée, je l'ai jamais lâchée, voilà. Je l'ai traînée partout, elle m'a sauvé, m'a tout montré, et j'y suis allée... A elle je dois le sourire franc, à son père de m'avoir si fort balancé dans la vie, d'être ce que je suis.

Alexandra Castellon

*

J'ai rencontré Armando à l'occasion d'une mise en espace que je souhaitais faire de *31 pièces autobiographiques*. La lettre qu'il m'avait adressée en réponse à ma demande était un mélange d'élégance, d'insolence et de grossièreté jubilatoire. Je me suis dit : "Enfin un auteur qui se ressemble". Ça a commencé comme ça. Ce sont de ces rencontres comme un cadeau de la vie, qu'on se disait. C'est comme une évidence, on ne se pose pas de questions, on a toute la vie devant soi, on n'est pas pressé... On ne s'est pas pressé... de dîners largement arrosés en coups de fil intempestifs, de confidences midinettes en discussions existentielles. Et puis Armando qui disait "maintenant, ma chérie, je vais la bouffer la vie, vais en profiter". Et même sur le lit d'hôpital, plaisanteries, rires, une larme rapide essuyée sur le visage d'Armando, un baiser et à lundi. Et puis plus rien. Une histoire stoppée net comme un trou resté ouvert dans la poitrine. Et ce qu'il en reste : un petit poisson très laid en plastique ("Pas eu le courage de t'acheter des fleurs, ma chérie") et les écrits d'Armando, comme autant de traces de vie.

Carole Thibaut

*

Cher Armando,
Tu m'avais dit, à l'hôpital : j'ai peur de m'endormir en Armando Llamas et de me réveiller en Enzo Cormann. Tu ne t'es pas réveillé du tout. Ce soir, avec Jacques, nous lirons une scène de *Gustave n'est pas moderne*, parce que nous devons à cette pièce de t'avoir rencontré. Une illumination. À bientôt.

Claude Baqué

*

Avec sa vision du monde et sa façon de l'aborder, vivre aux cotés d'Armando nous enrichissait.
Homme au cœur gros comme ça
Comme on dit.
Gros comme une baleine.
Capricieux, exigeant, émotionnel, insupportable, enfant, visionnaire, conscient.
Poète, il en manque.

Catherine Matisse

Comment j'ai rencontré Armando

C'est lui qui m'avait téléphoné.
Nous avions un ami commun.
Sur son conseil, m'expliqua-t-il, il était venu voir la pièce que je présentais à ce moment-là au théâtre du Lucernaire, à Paris : *Pas*, de Samuel Beckett.
Il m'a parlé de ce travail en termes élogieux, me faisant des remarques pertinentes sur la mise en scène et les partis pris de jeu.
Il m'a ensuite raconté qu'il était écrivain et qu'il serait heureux que je lise certains de ses textes.
Quelques jours après, j'ai reçu une grosse enveloppe qui contenait *Images de Mussolini en hiver* et la version primitive de *Queues, fusées, pierres tombales*.
Ce devait être en 1983.
C'est au moins dix ans plus tard, à Toulouse ou à Bourg-en-Bresse, qu'il m'a avoué qu'en fait, il n'était jamais venu voir *Pas* au Lucernaire.

Laurent Ogée

*

Queues, fusées, pierres tombales : j'ai immédiatement aimé ce titre. Adoré cette vaste errance familiale, géographique, cette vaste errance d'écriture, de tragique, mythologique, brutale, grave et folle à la fois. Un océan et de petits « îlots de sens » qui nous parviennent de temps en temps. Chouette.

Frédéric Maragnani

*

Deux types se retrouvent par hasard dans un aéroport après une longue période de séparation. Ils se parlent avec des mots simples, c'est cruel, désespéré, pudique, merveilleusement léger et pourtant d'une magnifique gravité. Cette alliance de gravité et de légèreté c'est la grâce d'Armando Llamas… la grâce ce don surnaturel que dieu accorde à ceux qu'il a choisis.

Philippe Adrien

*

Armando est un poète. De quoi parlent ses pièces, de l'humanité. De quoi parlent ses pièces, de l'amour sous toutes ses formes (et si l'amour était une forme de salut) ; le monde païen est peuplé de figures qui lui ressemblent. Armando convoque la force et la beauté. Il n'y a pas d'alternative pour Armando. Les anges sont déchus (définitivement). Les icônes modernes d'Armando vont et viennent dans le monde entier (prétexte pour faire entendre toutes les langues, plaisir de la langue). Armando a fait une œuvre, c'est-à-dire que de pièce en pièce on le voit, on le suit, on voit aussi les signes notoires (ou funestes) d'une société en mutation au sein de laquelle les ludions humains se déclarent, avouent, cherchent l'âme sœur et la trouvent parfois, ou ne la trouvent pas, et s'agitent et provoquent et attendent tout de la vie. Armando a écrit des chansons, notamment : *simplemente vivir – los tios queridos – yo tenia un novio*, etc.

Philippe Minyana

Les corps et les mots, comme ils s'appartiennent, vont de l'un à l'autre, c'est de cela qu'est faite l'écriture d'Armando Llamas, une écriture généreuse où s'exprime l'urgence de vivre. Ce sont des êtres réels, des hommes et des femmes avec leur vérité propre et la pesée de leur histoire que le théâtre de Llamas fait voir. Il fait entendre à profusion les voix d'une modernité toujours humaine et ouverte.

Georges-Arthur Goldschmidt

*

Chers Amis, un petit mot, juste pour vous transmettre quelques "renseignements" qui pourraient contribuer tant soit peu à cerner davantage l'image d'Armando Llamas auteur, mais aussi chercheur et traducteur.

C'est dans ces derniers domaines que nous étions encore une fois en train de travailler et c'est ainsi qu'Armando avait entreprit un nouveau "chantier" sur un texte de l'écrivain espagnol Enrique Jardiel Poncela. Cinéaste, romancier délirant et auteur dramatique souvent insaisissable, cet auteur connut ses heures de gloire avant la guerre, en Argentine, en France et en Espagne pendant le franquisme -même si pendant cette période, il dut se soumettre à une censure terrifiante par ses exigences. Ces "années Franco" avaient fini par ternir son image et créer une ambiguïté que, heureusement, beaucoup d'intellectuels par la suite se sont appliqués à restaurer. Le fait est que Jardiel Poncela a laissé une œuvre complexe et libre qui fut l'objet de nos dernières discussions et que c'est justement sur l'une de ces œuvres où la censure franquiste avait posé ses griffes pour la banaliser totalement qu'Armando travaillait, avec l'accord de la fille et ayant droit de l'auteur. Un projet déjà bien entamé qui ambitionnait plus qu'une traduction, qu'une adaptation : une véritable "restauration" de l'œuvre.

Un autre projet commun qui datait déjà de quelques années :

Lors de son dernier voyage à Buenos Aires (il avait traduit en argentin le "*Mein Kampf, farce*" de George Tabori que je mettais en scène au Théâtre Municipal de la ville), Armando découvrit un grand auteur du XIX° siècle : Gregorio de Laferrere. Cet auteur d'origine française est un des piliers de la dramaturgie argentine. Une de ses pièces, la plus célèbre peut-être, "*Las de Barranco*", l'avait enthousiasmé. En effet, l'auteur y met en scène une typique famille bourgeoise de l'époque chez qui la forme et l'obsession de l'apparence l'emportent sur tous les comportements. La banqueroute de la famille s'accordant à des valeurs sans cours, la pièce fonctionne comme une métaphore terrible (et drôle) de l'argentine actuelle plongée dans la déroute.

Ces deux projets ont avancé par à-coups, comme souvent avec Armando. Cela ne nous a pas empêché de rêver et de nous amuser en imaginant que leur réalisation en France serait mieux que de bon ton.

Bien amicalement à vous et à tous ceux qui, comme moi, pensent qu'Armando Llamas nous a laissé de la très bonne littérature dramatique, du théâtre bien théâtral ! _"¡ Salud !"

Jorge Lavelli

Poème
Dans ton court poème
Ta chanson ta thrène
Tu as dit, je t'aime

Aucune poésie
Décrira la couleur
L'ombre de ta douleur
Aucune synesthésie

Tu aimais la chair
Le sexe et la danse

Le sperme et la transe
Tu aimais nous plaire

De ton court poème
Je chante la thrène
Je te dis je t'aime

T'aimais pas les m'as-tu vu
T'aimais pas les gongorismes
Tu préférais
Les langues de feu
Aux langues de bois
Tu les brûlais en escarbilles
Rougies de honte jusqu'à la cendre
Avec tes cheveux blonds de Castille
Tes yeux bleus ciel d'intelligence
T'aimais pas les fils de pute
Cette engeance de malheur
T'aimais pas
Non rien à faire Toi
Le maçon du Verbe
L'ouvrier de la simplicité Toi
T'aimais bien qu'on appelle les chats par leur nom
Je l'ai rêvée ta résurrection
Dans mon jardin d'enfance
Je t'ai imaginé
Sous des étoiles d'ogives
À l'ombre de la Cité Céleste
Où tu prenais ton premier repas
Tu coupais le pain franchement
Et après avoir bu et fumé

Tu aimais bien les épices du désert

Tu t'es levé chancelant
Ivre de bonheur titubant

Dans ton premier tégument
Tu aimais bien ce mot
Mais tu n'aimais pas tous les mots
Alors tu t'es levé et
Tu as dit
Mes frères
Et mes sœurs aussi
Je ne pensais pas que la mort était salutaire
D'ailleurs je ne croyais en rien tout court
La mort me faisait peur
Avec ce putain de sida
Qui m'a bouffé les couilles !
La mort m'a gâché la vie
Je n'ai pas eu la vie que je méritais
Moi le plus grand dramaturge que la terre a porté
Pourtant j'aimais danser

Et c'est vrai tu dansais comme un
Élastique
Souple comme les mots magiques
En te voyant danser
J'ai chopé la Foi
Mais je suis là pour parler de toi
Pas de moi
De mon rêve dans mon jardin
D'enfance après avoir bu à faire pâlir
Dionysos
Tu as dit Mes frères
Et Mes sœurs aussi
Croyez-moi
Le Verbe agit
Le Verbe répand son parfum
Le Verbe est soupir même
Soupir de poème
Le Verbe agit même
Entre les mots surtout
Dans le silence
Et tu t'es assis
Dans mon rêve
Tu as pris ta tête entre tes mains
Une dernière fois
Encore une fois
Tes mains ont pleuré
Et
Tu m'as écrit dans ton rêve
Dans mon jardin d'enfance
Méfie-toi des intellos qu'ont le cul serré
Je t'aime
Quand tu transgresses

Ahmed Belbachir

Armando Llamas

De l'Espagne (où il est né) à la France (où il a vécu) en passant par l'Argentine, Armando Llamas a écrit en espagnol puis en français des pièces de théâtre, des chansons, des spectacles musicaux. Il a été dramaturge - de Claude Regy - conseiller artistique, scénariste, etc. Il a traduit (souvent pour le metteur en scène Jorge Lavelli) des œuvres de langues espagnole – de Valle Inclan, Garcia Lorca – et anglaise. Passionné par la chorégraphe Marcia Moretto, Armando Llamas a écrit pour elle cinq spectacles qu'il a, pour la plupart, mis en scène lui-même : *India*, 1975-76, *Silences nocturnes aux îles des fées*, 1976, *India encore*, 1977, *La señora presidente*, 1978, *Tirana*, 1979-80 et *Aux limites de la mer*, 1980, en étroite collaboration avec Catherine Dasté, sur une musique de Fred Chichin et Catherine Ringer et une chorégraphie de Marcia Moretto.

Quelques titres

Images de Mussolini en hiver

Editions : Tapuscrit/Théâtre Ouvert, 1984 ; Comp'Act, 1990
Mise en espace : Stéphanie Loïk, Théâtre Ouvert, Paris, Orléans, 1984
Mises en scène : Stéphanie Loïk, Théâtre de la plaine, Paris, 1987 ; Françoise Hoffmann, Avignon 1991; Philippe Bussière, Quartier d'Hiver, Toulouse, 1997

Tahâfot-al-Tahâfot

Commande de Théâtre Ouvert
Editions : Revue Acteurs n°38/39, 1986 ; Actes Sud-papiers, 1994 ; Fischer Verlag, trad. Heinz Schwarzinger, 1996
Mise en espace : Jeanne Labrune, par le collectif auteurs-acteurs de *Oser aimer*, Festival d'Avignon, 1986, réalisation pour France Culture Christine Bernard-Sugy
Radiodiffusion : NRD réal. Georges Peyrou, France Culture, 1992
Lectures : Théâtre Arcane, Paris, 1991 ; Espace Senghor, Bruxelles, 1992 ; Französische Kulturinstitut de Vienne, 1993

Queues, fusées, pierres tombales

Edition : Comp'Act, 1988
Mises en voix : Laurent Ogée, in *3 auteurs Parcours*, Théâtre Ouvert, 1990 ; Stanislas Nordey, Nantes, 1993
Mise en espace : Stéphanie Béghain, CNSAD, 1997

Lisbeth est complètement pétée

Editions : Tapuscrit/Théâtre Ouvert, 1989, Comp'Act, 1992, Fischer Verlag, trad. H. Schwarzinger, 1993, (puis Ulmer Theater 1998-99), Les Solitaires Intempestifs coll. Mousson d'été, 2001

Mise en espace : Michel Didym, in *3 auteurs Parcours*, Théâtre Ouvert, 1990

Lectures : Französische Kulturinstitut de Vienne, 1992 ; *Lecture-vidéo* par Philippe Minyana, Dijon, 2001

Mises en scène : Michel Didym, Théâtre Ouvert, Paris, Vienne (Autriche), Besançon, Thionville, Nancy, 1992; Giora Seeliger, Vienne, 1995 ; Alexander Richter, Graz, 1995 ; Thomas Reisiger, Berlin, 1996 ; Philippe Bussière, Quartier d'Hiver, Toulouse, 1997 ; Isabel Osthues, Ulm et Freiburg, 1998-99 ; Michel Didym, tournée en Amérique du sud (en espagnol), 2003

Meurtres de la princesse juive

Editions : Tapuscrit/Théâtre Ouvert, 1990 ; version corrigée et augmentée Enjeux/Théâtre Ouvert, 2000 ; Fischer Verlag, trad. H. Schwarzinger 1992

Mises en voix : Philippe Adrien, in *3 auteurs Parcours*, Théâtre Ouvert, 1990 ; Michel Didym *Lire en fête*-Théâtre Ouvert, au Petit Odéon, 2000

Radiodiffusion : N.R.D. réal. Claude Guerre, France Culture, 1992

Mises en espace : Marc Moreigne, Confluences, 1994 ; Michel Didym, travaux de l'ENSATT, Théâtre Ouvert, 1995 ; Michel Didym, Université de Metz, 2000

Mises en scène : Frédéric Samuel Lion, Vienne, 1994 ; Jean-Marc Brisset, Toulouse, Albi, 1996 et Paris, Tarbes, Toulouse, 1998; Thomas Schulte-Michels, Francfort, 1996-97 ; Patrick Quillier, Budapest, 1997 ; Donald Berkenhoff, Berlin, 2000

Quatorze pièces piégées

Editions : Michel Chomarat, 1990 ; revue *Flugasche*, trad. Ch. Brösamle & B. Seeger, Stuttgart, 1991 ; *L'art Théâtral*, trad. Fernando Gomez Grande ; Solitaires Intempestifs coll. Mousson d'été, 2003

Lecture : H. Schwarzinger & A. Llamas, Ulm, 1998

Mises en voix : H. Schwarzinger, Französische Kulturinstitut de Vienne, 1993 , Institut français de Berlin, 1996

Mise en espace : Isabelle Suran, Institut français de Berlin, 2000

Mise en scène : *Quatorze pièces piégées (+2)* Stanislas Nordey, CDN de Nantes, TGP de Saint-Denis, Zagreb, Ljubljana, 1993-1995

Sextuor banquet

Edition : Michel Chomarat, 1991

Mises en scène : Max Denès, L'Atalante, Paris, 1991 ; Isabelle Ronayette, CNSAD, 1997, Raymond Acquaviva, Paris 1997 ; Théâtre du Regard, Aix-en-Provence, 2000

Gustave n'est pas moderne

Editions : Tapuscrit/Théâtre Ouvert, 1991 ; Actes Sud-papiers, 1994 ; Fischer Verlag, trad. H. Schwarzinger, 1994

Mises en voix : Jorge Lavelli et Dominique Poulange, Théâtre Ouvert, 1990 ; Michel Didym, Mousson d'été 1991 ; Théâtre Ouvert à la BPI Centre Pompidou, 1992 ; Institut français de Vienne, 1993 ; H. Schwarzinger, Institut français de Berlin, 1996 ; lecture par des amateurs dirigée par P. Minyana, Frictions, Dijon, 2001

Radiodiffusion : N.R.D. réal. C. Guerre, France Culture, 1990

Mises en scène : Philippe Adrien, Théâtre de la Colline, 1994 ; Philippe Bussière, Quartier d'Hiver, 1997, et Théâtre de la Digue, Toulouse, Avignon 1999 ; Jean-Claude Côté, La Veillée Montréal, 1997, Léo Stern, Berlin, 2001

Trente et une pièces autobiographiques

Trois pièces abstraites-Chambres d'hôtel - Sept bagatelles d'après nature
Trois pièces rupestres - Sept matrices-

Edition : Les Solitaires Intempestifs, coll. Mousson d'été, 2000

Lectures : Chambres d'hôtel, Jean-Yves Chatelais et Catherine Matisse, *Trois pièces rupestres,* Mousson d'été, 1995 ; *Sept bagatelles d'après nature*, *Sept matrices*, Michel Didym, Mousson d'été, Théâtre 71 de Malakoff, 1996 ; Alain Gintzburger, La Ville du Bois, 2001

Mises en espace : *Trois pièces rupestres*, *Sept matrices* Claude Baqué, Théâtre de la Tempête, Cartoucherie de Vincennes

Mise en voix : Philippe Minyana, Frictions, Dijon, 2001

Ecrit pour la radio

Radiodiffusion : réal. C. Guerre, France Culture, 2000

Lecture-vidéo : Philippe Minyana, Frictions, Dijon, 2001

Les fragments ***Le Paradis médiomatrique, Cortina d'Ampezzo, La belle hétéro*** et deux intermèdes ***Chats de gouttière*** et ***Dans la gueule du dragon*** ont été mis en espace à la Mousson d'été, à Pont-à-Mousson, dirigés par Michel Didym et Claude Guerre en 2001. Mise en ondes par Claude Guerre pour France Culture, 2002.

Armando Llamas et Théâtre Ouvert

Dès 1984 et la pièce ***Images de Mussolini en hiver*** qu'Armando Llamas donne à lire à Théâtre Ouvert (elle sera publiée en Tapuscrit), une correspondance s'établit entre l'auteur et les directeurs de Théâtre Ouvert Lucien Attoun et Micheline Attoun. Armando Llamas envoie ses nouvelles pièces, mais aussi des lettres dans lesquelles il mentionne ses diverses activités, fait part de ses interrogations, parle de sa vie, de ses soucis financiers… A l'occasion de cette soirée à Théâtre Ouvert avec quelques amis et compagnons de route d'Armando Llamas, nous avons souhaité vous faire profiter de quelques morceaux choisis de cette correspondance, de 1986 à 1991, qui éclairent, nous semble-t-il, son travail, et certaines des pièces dont vous allez entendre des extraits ce soir.

Paris, le 9/12/86

« Chère Micheline,

Je crois que tu as dû tout comprendre sans problème : fin de parcours de ***Lisbeth***, donc Armando plus fou que d'habitude. Maintenant je réfléchis. Est-ce la pièce manifeste des années 90 ? Est-ce une merde totale ? Les gens qui ont assisté à la lecture dimanche dernier ont penché pour la dernière solution, à ce qu'on m'a dit. (Je n'y étais pas, hautement insupportable pour moi). Je vais la relire calmement d'ici deux ou trois jours pour me faire une idée personnelle. (…) »

Parigi, le 1er juin 1987

« (…) Quelle était l'idée de base de ***Tahâfot*** ? Du point de vue de la forme, traiter un fait divers comme matériau dramatique, me servir de structures reconnues comme efficaces : Lenz, le thriller, l'imagerie classique du drame bourgeois (le père, la mère, le couple, le triangle, l'irruption de l'étranger, la vie quotidienne, etc.), tout en les décalant, les pervertissant. Du point de vue du contenu, la « destruction de la destruction » de Averroës (le philosophe qui nie la philosophie, qui la détruit, se détruit lui-même car il se sert pour cela des mêmes armes qu'il réfute (…)

Dans *Tahâfot* donc, j'ai repris cette idée d'Averroës en la déplaçant sur le contexte de ce fait divers (ou, du moins, c'était là mon intention) : un être humain ne saurait être autre chose qu'un être humain, comme une philosophie ne saurait être autre chose qu'une philosophie ; un être humain qui prône la destruction d'autres êtres humains, un être humain qui se sent différent des autres êtres humains, ne saurait détruire ce qui existe, ce qui est vivant dans l'homme, sans, du coup, se détruire lui-même, détruire ce qui est vivant en lui. On peut dire plus grossièrement, comme un dicton espagnol le fait, « si tu craches vers le haut, le crachat te retombe toujours sur la gueule ». (…)

Ouf. Bon, voilà une des choses que j'ai envie de faire. La numéro 2) serait :

Développer le mini-noyau de mon travail au marathon* (…) Le noyau du marathon comportait une foule d'éléments qui me passionnent et que je meurs d'envie de développer et d'enrichir : le monde rural en France, la situation d'étranger qu'éprouve le citadin à la campagne, et dans son propre pays, aujourd'hui, un film « gore » (d'horreur) rural, l'humour noir, l'impossibilité de s'approprier l'espace, le bétonnage de la campagne, la dévalorisation du travail (…) Les personnages me semblent forts déjà, mais je ne voudrais pas qu'ils soient des simples caricatures, je ne veux pas les laisser dans cet état où ils n'ont pas eu le temps d'exister tous vraiment ; l'écologiste devrait être aussi autre chose qu'une connasse, le type qui ne supporte pas la campagne avoir aussi d'autres discours que celui-là, etc., etc. Je ne me sens jamais solidaire de mes personnages, mais je ne les méprise jamais, ils ne symbolisent rien, mais je voudrais tout simplement qu'ils existent, ne porter aucun jugement sur eux – personne n'est qu'un imbécile ou qu'un type bien, ça n'existe pas. (…) »

*Le marathon des auteurs en mars 1987 à Théâtre Ouvert où Armando Llamas, comme 69 autres auteurs, a écrit une pièce « en direct », devant les spectateurs. Celle d'Armando Llamas s'appelait *Quatre crises psychologiques chez les aborigènes*.

Bourg-en-Bresse, le 7 octobre 1988

« Chère Micheline,

(…) Parfois je suis saisi de découragement : l'impression que les choses les plus faciles de moi, les plus bâtardes, sont les plus proches d'un public potentiel ; et que, au contraire, ce que j'essaie de faire (sans y parvenir tout à fait) de difficile et de fort est absolument incompris (cette incompréhension englobant toutes les personnes que je connais, les peintres, étrangement, exceptés). Mais je ne suis pas en train de me plaindre, bien entendu, ce n'est qu'un étonnement qui m'est venu en lisant la biographie de Varèse et en lisant la dernière pièce de Koltès le jour d'après. (…)

Et à part ça ? A part ça je t'embrasse, en espérant pouvoir être moi aussi heureux et actif. A bientôt, bibiche. Une bise à Lucien. Je pense à vous très souvent. Armando»

Lettre de 8 pages dactylographiées reçue à Théâtre Ouvert le 17/01/89

« Bonjour, ma bijounette,

J'ai reçu et je réponds, comme je te l'ai dit au téléphone. Il y a des phrases interrogatives dans ta lettre, je vais tâcher d'y répondre.

(…) Le deuxième texte, ***Quinze pièces piégées*** , est une anthologie de pièces courtes, il va être publié par Michel Chomarat à Lyon. Le premier texte je l'ai écrit à 14 ans, le dernier je l'ai achevé il y a à peine trois semaines, ici à Bourg en Bresse. J'ai choisi les textes qui me semblaient être les meilleurs à l'intérieur d'un même « champ de recherche », celui de la pièce piégée : maximum de sens et minimum de signes, jeux, combiner, démonter, démontrer, pervertir, les

matrices, les structures, les techniques théâtrales. Ce sont des objets expérimentaux plutôt que des pièces de théâtre (…). L'idée serait de « jouer » pour un public restreint, sur trois ou quatre « mini-scènes », comme des socles avec des sculptures vivantes, et on visiterait ces scènes à tour de rôle, comme un « parcours » à l'intérieur d'un musée. Et le travail serait fait avec des sculpteurs et des peintres. (…)

Adesso, parliamo di ***Lisbeth*** (…). Le texte se met à circuler, et les « ouais ! » approbateurs de la jeunesse s'intensifient. Je m'aperçois qu'il y en a qui entravent quelque chose et qui en sont contents, et il y en a qui ne pigent que pouic mais qui en sont contents aussi. Ça me plaît, ça me paraît un bon signe (…).
Qu'est-ce que je pense, moi, du texte ? Tu m'avais demandé s'il était jouable. Bien sûr. Parce qu'en fait, on ne voit rien, et c'est ce qui fait la violence de la pièce : tout est dans le texte et la représentation. Encore une fois, ce serait plutôt le langage qui est transgressif. (…)
Au fait, je ne crois pas du tout être un bon écrivain, mais plutôt un idéologue ; le théâtre a toujours été le lieu du scandale, de la diatribe, du dialogue avec la Cité, de l'interpellation du corps social. Et c'est de ça qu'il me semble, aujourd'hui vide, en France tout particulièrement – il y a deux ou trois auteurs que j'aime beaucoup, je te laisse deviner lesquels, mais l'impression générale est celle d'un gruau mou d'où la moindre audace est exclue. (…)

Je suis pressé d'une certaine manière en ce moment – ce n'est pas un chantage, ô mon dieu non ! – et c'est parce que, ayant appris l'année dernière que je suis séropositif, je sais que ma durée de vie est déjà limitée, sans que je sache à combien de temps s'évalue cette durée. Tout bêtement, comme les écrivains des temps jadis, j'éprouve le besoin de laisser le plus possible de choses achevées, et de jouir du dialogue entre mon travail et le public tant que je suis encore en vie. Dans cette optique, contribuer à ce que le travail d'autres auteurs disparus soit connu, est aussi important à mes yeux que d'écrire moi-même. Pour ne rien te cacher, la plus grande jouissance de ma « carrière », ça a été quand Mauro Armino, journaliste de « Cambio 16 », m'a demandé la permission de retraduire ma version du *Public* en espagnol, tant ma version française paraissait à la critique espagnole beaucoup plus claire que les adaptations locales. J'ai refusé, cela va de soi, mais j'ai été ravi, en tant qu'enculé, d'avoir rendu justice à cet enculé de Federico Garcia Lorca, au moins pour ceux qui le connaissent vraiment, ce qui n'est pas le cas ici.(…)
Je t'embrasse, ô infranchissable.
Armando »

Page suivante : extrait d'une lettre manuscrite reçue à Théâtre Ouvert le 12 juillet 1989, adressée à Lucien Attoun

Je trouve que dans le genre pièce à lire, les pièces piégées sont quand même plus drôles que Lisbeth, puisqu'elles permettent des bandes-son, des annonces, musiques, etc.

Ceci dit, je réfléchis toujours à mes 4 jours, et sans aucun délire destructeur de ma part, tout en essayant d'élaguer — mais on en reparlera plus tard — je continue à croire que le vrai théâtre des années LXXXIX n'est pas forcément à lire.... mais à faire, fût-ce dans des conditions fragiles. Je veux dire que (mis à part Queues fusées pierres tombales) mes pièces, bancales ou pas, ne supportent pas très facilement la lecture, puisque, essentiellement, elles sont CONTRE l'écriture soi-disante écrite.

Autrement, dans les conditions actuelles, j'aurais écrit un roman. Je veux dire, humblement, que j'essaye de démolir le théâtre tel qu'il est pratiqué chez nous en France. Si j'écris un "gag" visuel, il n'est pas du texte à lire, mais du texte à réaliser, et puis, à voir. Si un texte se suffit dans sa littéralité il est inutile de le jouer, une publication est suffisante. Mes textes sont troués de partout et proposent, au-delà du texte lui-même, une esthétique de la représentation qui viendrait les combler.

Tout ceci pour te dire que si 4 jours il y a, il faut les penser, quitte à éliminer tout superflu, dans cette optique-là. Je préfère 1 texte de 10 minutes dans des conditions correctes que 8 textes dans des conditions bâtardes. Et, je vais plus loin, je préfère montrer pendant ces 4 jours des textes achevés d'autrui (Bowles, Brontë, Durif, Sarrut, Nabokov, etc.) que des textes inaboutis de moi — le message, dans ce cas, même s'il n'y a que le choix qui est de moi, serait le même qu'avec des pièces de moi, injouables.

Ce ne sont que des réflexions. Je cogite. A Paris le 17, 18 et 19. Puis retour à Bourg. Je te casse plus les burettes. Suis à Bourg jusqu'au 17.

Je t'embrasse aussi, même si ce n'est pas évident de t'embrasser étant donné ton désintérêt pour la chose. A bientôt.

Armando

Extrait d'une lettre adressée à Micheline Attoun, L'Oratoire, 7/9/89

« My Darling Clementine,

(…) J'ai écrit 10 scènes (je crois qu'il y en aura 13 ou 14) de ma « pièce de commande » - celle que tu es convaincue de trouver très ennuyeuse. Tu vois que j'ai vraiment beaucoup travaillé. Et j'écris cette pièce (titre provisoire : « Boubou et Pécu » (ou « Boubou et Pécu sont de retour »))* en tenant compte de tes conseils : trois comédiens (Bouvard, Pécuchet et Gustave) ; un seul décor ; facile à comprendre (je pense au public) ; actualité, humour, sentiments, un peu de cul mais juste ce qu'il faut : bref, un succès ! (Je rigole). (…)

Non, sans char, je suis très excité avec Bouvard et Pécuchet new wave ; le « catalogue encyclopédique » de Flaubert n'est pas tellement dans les sujets traités (ce qui serait impossible au théâtre), mais dans les différents types

d'écriture, de situations, de gimmicks, etc., théâtraux. L'histoire de Bouvard et Pécuchet est racontée par le biais d'un grand nombre (catalogue) de dramaturgies : vaudeville, sprechgesang, récitatif, vers, monologue, etc. Et d'un grand nombre d' « émotions » théâtrales : silences, accélération, vide, plein, comique télévisuel, discours philosophique, etc.
Ils sont tout de même (mes personnages) fidèles à Flaubert (ils traitent beaucoup de sujets) mais là il n'y a pas de catalogue ; ils parlent des meurtres d'enfant, de physique, de géométrie non-euclidienne, de vidéo, du vieillissement du corps, d'amour, de cuisine, de la bourgeoisie, etc., mais il n'y a aucune volonté d'exhaustivité, les « sujets traités » n'ont pas été choisis, ils sont venus tout seuls dans le cours de l'écriture. (…) »

*la pièce définitive s'appellera ***Gustave n'est pas moderne***

Bourg, le 12 avril 1990
« Mes chers parrains,
(…) D'accord, je n'ai pas un rond et je viens d'être frappé d'interdit bancaire pendant un an sur tout le territoire français, mais je ne suis pas le premier à qui ça arrive et vous m'avez fait un tel cadeau à Théâtre Ouvert que tous mes déboires passent à un second plan.
Je suis parti samedi soir – ou était-ce dimanche matin ? – de Théâtre Ouvert fourbu, crevé, criant pour un lit moelleux, mais heureux*. Du coup, j'ai l'impression d'avoir grandi, que tous les côtés merdiques – ou du moins une grande partie – de ma personne s'estompent. C'est-à-dire, mes peurs, mes angoisses, mon insécurité, mes faux-bonds, mon orgueil satanique, mes séductions stupides qui ne font que cacher ma fragilité, ma sensation d'inachèvement. Tout ça commence à s'estomper, grâce à votre fidélité.
Dès que j'aurai fini la traduction de *De Profundis* pour Jorge** (d'ici la fin du mois), je ferai la nouvelle version de *Tahâfot*, puis *Bouvard et Pécuchet contre King-Kong* (ça n'a plus rien à voir avec la commande, c'est pour le plaisir et pour l'envie), qui sera la suite logique et pas une nouvelle version, de *Gustave n'est pas moderne* ; la pièce reprend là où la première s'achève : Bouvard et Pécuchet partent aux U.S.A., prêts à lutter contre la culture populaire américaine, c'est-à-dire King-Kong. Clowns dérisoires, mais attachants. Puis, *Couronne Boréale*, une pièce enfin de « maturité », sans ironie, grave, hétérosexuelle, avec un langage « classique », puisqu'elle se passe au XVIème siècle ; et puis, et puis… j'espère ne pas crever avant d'avoir fini lentement tous les projets qui se bousculent dans ma tête (…). »

*après ***3 auteurs Parcours*** : Eugène Durif, Jean-Luc Lagarce et Armando Llamas, Théâtre Ouvert, du 14 au 31 mars 1990.
**Jorge Lavelli

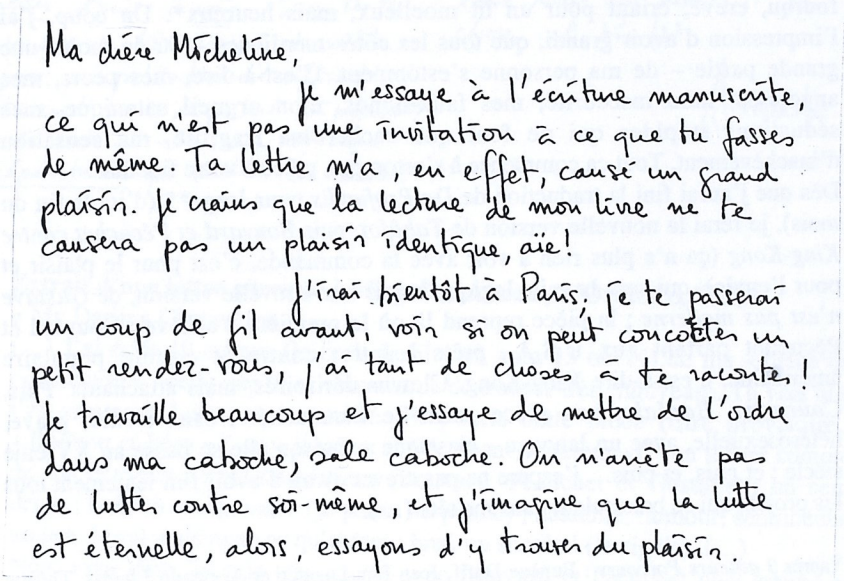
L'Oratoire, 12/08/90

« Mon cher Lucien,

Depuis une semaine ou plus j'essaye, en vain, de faire un résumé ou synopsis de *Gustave…* *. Trois ou quatre versions corrigées et re-corrigées et, in fine, bonnes à foutre à la poubelle. J'avais déjà eu ce problème avec les « synopsis » de *Lisbeth* et de *Meutres…* , qui m'ont toujours paru peu satisfaisantes, réductrices, au mieux des petites pirouettes. Mes pièces, *Mussolini* et *Tahâfot* exceptées, n'ont pas d'anecdote visible… Ceci est particulièrement vrai de *Gustave…* où l'histoire est complètement abstraite, invisible, l'exploration –dramatique, certes – des formes matricielles du spectacle… Mais comme c'est pédant de dire ça ! Et comme c'est réducteur ! Parler de « Polysémie » ? Encore pire… Moi, personnellement, j'avoue mon impuissance, et y renonce. Ne fût-ce parce que ça me bouffe la tête depuis 10 jours et m'empêche de passer à autre chose. Et gâcher 15 jours d'aide à l'écriture de la Fondation Beaumarchais que vous avez eu tant de mal à m'obtenir, pour écrire une synopsis, c'est trop de gâchis (…) »

* Pour une diffusion sur France Culture

Extrait d'une lettre manuscrite, Bourg, le 23 septembre 90



Ma chère Micheline,

Je m'essaye à l'écriture manuscrite, ce qui n'est pas une invitation à ce que tu fasses de même. Ta lettre m'a, en effet, causé un grand plaisir. Je crains que la lecture de mon livre ne te causera pas un plaisir identique, aïe!

J'irai bientôt à Paris, je te passerai un coup de fil avant, voir si on peut concocter un petit rendez-vous, j'ai tant de choses à te raconter! Je travaille beaucoup et j'essaye de mettre de l'ordre dans ma caboche, sale caboche. On n'arrête pas de lutter contre soi-même, et j'imagine que la lutte est éternelle, alors, essayons d'y trouver du plaisir.

Lettre manuscrite, Bourg, 23/2/91

Cette lettre fait partie d'un échange épistolaire entre Lucien Attoun et Armando Llamas sur les coupes envisageables dans la pièce *Meurtres de la princesse juive* (pièce mainte fois remaniée) pour respecter la tranche de l'émission *Nouveau Répertoire Dramatique* (90mn), sur France Culture. Une des propositions d'Armando Llamas était de faire deux émissions au lieu d'une, et ainsi de ne pas trancher dans *Meurtres…*

ARMANDO LLAMAS
7 rue Pasteur
01000 Bourg en Bresse

Reçu le 27 FEV. 1991

Affaire : "Meurtres de la princesse juive"

Bourg le 23/2/91

Cher Lucien,

Mais je suis très sérieux ! Tu connais le dicton "qui ne risque rien, n'a rien", alors bon, je me suis risqué à demander deux émissions. Tu m'as dit non, hé bien, c'est non.

Je me suis mis à écouter la version de Philippe Adrien (étant donné qu'il avait lui-même fait des coupures) pour la minuter et arriver ainsi de coupure en coupure aux 90 minutes souhaitées.

Tu voudrais avoir la version courte pour quand ? Entre le 15 et le 20 mars, ça irait ? Je l'envoie à T.O. ? Tu aimes mon nouveau maquillage ? Tu sais qu'ici il fait un froid de canard ? Pourquoi dit-on "un froid de canard" ? Pourquoi "pédé comme un phoque" ?

Ah, j'oubliais, je sais que je suis nul et que je ne suis pas le seul à avoir été traduit en allemand, mais le fait que la Fischer Verlag m'ait pris "Meurtres…" peut être un argument de marketing… Mais je suis sûr que tu y as déjà pensé.

Ah, mon Lucien, c'est pas toujours rose ! Alors ne me dis pas que je ne suis pas sérieux, je fais de mon mieux, mais comme c'est dur, mon lapin. Allez, je t'embrasse, souhaite-moi bonne chance et espérons que ça marchera.

Armando -

Programme conçu par Valérie Valade

Prochain rendez-vous : Lire en fête

Vendredi **17 octobre à 18h** à la Librairie de Paris
Place de Clichy, Paris 17è :

Théâtre Ecriture Lecture

Extraits de *L'arrière-saison*, de **Philippe Besson,** par **Hugues Quester**
Avec **Nicolas Bonnefoy**, **Hugues Quester** et **Christèle Tual**
Et la participation de **Bernard Barrault**, directeur des Editions Julliard

Samedi **18 octobre à 15h** à la Bibliothèque Flandre
35/45 av de Flandre, Paris 19è :

Théâtre Ecriture Lecture

Extraits de *Situation irrégulière*, de **Jacques Serena** par **Joël Jouanneau**
Avec **Pierre Louis-Calixte**
Et la participation de l'auteur

Samedi **18 octobre à 20h** à Théâtre Ouvert :

Carte blanche **aux** Ecrivains Associés du Théâtre
Avec **Michel Azama**, président des EAT, et ses invités
Informations/réservations au 01 42 62 59 49

Et actuellement, **jusqu'au 16 octobre 2003** :
Eddy, F. de pute, de **Jérôme Robart**, mise en scène de l'auteur,
avec **Vanessa Larré**, **Serge Martin**, **Vincent Ozanon**, **Frédéric Polier**,
Jacques Probst, **Juliana Samarine**
Réservations/renseignements : 01 42 62 59 49

Théâtre Ouvert
Centre Dramatique National de Création subventionné par le ministère de la Culture et de la Communication et la Ville de Paris
4 bis cité Véron 75018 Paris, M° Blanche
www.theatre-ouvert.net theatreouvert@wanadoo.fr